

Une disgrâce réservée aux prostituées :

complicité et communauté bien-aimée

PLUMA SUMAQ

Ce texte est une traduction de A DISGRACE RESERVED FOR PROSTITUTES: COMPLICITY & THE BELOVED COMMUNITY écrit par Pluma Sumaq et qui est présent dans le volet 2 de LIES, A JOURNAL OF MATERIALIST FEMINISM publié en 2015

Une disgrâce réservée aux prostituées : complicité et communauté bien-aimée

Lors de conversations sur la prostitution avec des communautés de personnes racisé.e.s, je suis fréquemment confrontée à ce qui ressemble à une haine absolue ou à un dégoût des personnes qui sont dans l'industrie du sexe. Ceci dit, pour moi aussi de nombreuses inquiétudes légitimes se soulèvent. Le sentiment que « dans nos communautés, c'est différent » et que « les femmes racisées ne bénéficient pas du même privilège d'empowerment[1] dont les femmes blanches bénéficient. » se fait sentir encore et encore. En tant que femme racisée dans l'industrie du sexe qui a été confronté au paradoxe de vivre à la fois une stabilité financière (ou du moins d'un revenu disponible) en même temps que de nombreuses épreuves difficiles dans cette profession ; je peux dire que beaucoup de ces

---

1: Difficile de traduire « empowerment » selon les contextes, mais cela signifie : autonomisation, prise de conscience/activation de ses capacités et capacités d'agir, de sa force.

épreuves étaient des conséquences directes de comment on - en tant que culture - tend à percevoir les femmes racisées quand elles s'engagent dans quelque chose d'aussi tordu qu'une combinaison de sexe, d'argent et de difficultés économiques.

J'ai grandi avec des idées, images et stéréotypes autour de la prostitution comme toute femme racisée issue de la première génération essayant de représenter toute les vertus de sa race dans chacune de ses moindres démarches. Mes parents souhaitaient plus que tout pour leur plus jeune fille qu'elle grandisse pour devenir une avocate, une docteur ou une chef d'entreprise. Iels imaginaient qu'avec leur travail acharné et tous leurs sacrifices, avec les trois boulots que ma mère avait, et qu'avec toutes les fois où iels ont mangés moins pour que l'on puisse avoir plus, leurs enfants puissent à la fin être capable d'être aux commandes et d'exiger du respect. Dans beaucoup de communautés noires et non-blanches, le pire cauchemar des parents serait de se voir retirer leur dignité en voyant leur enfants dans une position pire que la leur quand iels nous ont amené.e.s dans ce monde. Pour beaucoup de nos communautés, l'échec est synonyme de perpétuation de la pauvreté, de dépendance et d'un désempowerment, d'addictions et de dysfonctionnements. Pour beaucoup d'entre nous, la prostitution incarne précisément toutes ces choses.

Ma première expérience avec le marché du sexe à l'âge de dix-sept ans a été, pour le moins que l'on puisse dire, coercive. J'ai depuis travaillé et expérimenté à la fois une large gamme d'actes sexuels et de statuts financiers au sein de ce que l'on appelle l'industrie du sexe. Mais indépendamment de mon expérience dans des club de strip-tease illégaux, d'escorte indépendante en incall (qui recoit), ou sur les sièges

arrières d'un véhicule, j'ai porté avec moi aussi bien des indicateurs de ma race, l'historique du milieu social de ma famille, d'innombrables stéréotypes ainsi que des histoires sur ce que signifie le succès ainsi qu'une morale qui m'a imprégnée sous tous les angles. J'ai subi les suspicions de clients et de voisin.e.s à cause de mon apparence, de ma manière de m'habiller, des questions que je posais. J'ai survécu à des rapports dysfonctionnels avec à la fois l'argent et le sexe ainsi qu'à une dangereuse combinaison des deux. J'ai dépensé beaucoup trop d'argent gagné par le travail du sexe en drogues, et en paiements de cautions pour sortir des membres de ma famille de taule ou en innombrables crises financières. Je sais ce que c'est que « d'avoir un problème » aussi bien que je sais ce que signifie de trouver une solution. Je sais ce que c'est que de ne pas pouvoir échapper à la manière dont les personnes plus fortunées et les personnes blanches me perçoivent.

Les femmes racisées, les femmes pauvres, ou les femmes trans qui font du travail du sexe, ou celles qui bossent dans des endroits que certain.e.s peuvent trouver atroces (comme la rue, les relais routiers, ou avec un mac) sont confrontées au poids du racisme, du sexisme et du classisme alors même que le monde leur dit qu'elles ne se respectent pas, qu'elles se détruisent, qu'elles sont insouciantes, responsables du déclin de la famille nucléaire et coupables de l'effondrement de la société. On fait de nous des cibles invisibles, à disposition de la violence *inhérente* au stigmate de la prostitution, à travers *l'illusion* que c'est la prostitution - et non pas cette violence ciblée- qui nous agresse, viole et assassine. Et c'est en fait ce fardeau supplémentaire qui fait la différence dans nos communautés.

Pour une prostituée, le stigmate s'intensifie ou diminue en

causalité directe avec la façon dont elle est perçue racialement et économiquement, si elle prend des drogues, est à la rue, est une femme noire, une femme trans, une personne qui sort des normes de genre, une femme racisée. Le stigmate de la prostitution coupe court à la discussion et nous empêche de vouloir (ou de se croire capable de) comprendre une situation plutôt que de s'en détourner. Le stigmate des prostituées est une mentalité réductrice à laquelle on participe activement dans notre vie de tous les jours. On utilise souvent ce stigmate pour justifier notre malaise ou notre aversion à examiner notre propre participation au racisme, classisme, sexisme, ainsi que nos propres peurs émotionnelles qui élaborent et perpétuent les violences à l'encontre des prostituées. À la place, on réduit cet enjeu plus large et plus profond et on écarte plutôt, blâme et invisibilise les expériences des personnes qui échangent du sexe contre des ressources. Un stigmate vient de plus loin que de l'ignorance, et est plus large qu'une discrimination individuelle. Et parce que ce stigmate est sanctionné socialement, quand nous discriminons quelqu'un.e de stigmatisé.e comme prostitué.e, on a pas seulement la permission des autres de le faire, mais on est également validé.e.s et encouragé.e.s par des croyances culturelles omniprésentes. Plutôt que d'être attaqué.e.s pour nos actions, on sera excusé.e.s (réconforté.e.s et même encouragé.e.s) car il est compréhensible de discriminer, d'haïr, d'être mal à l'aise avec, d'être violent.e avec, ou de simplement tolérer des comportements et attitudes négatives vis à vis de prostituées. **Le stigmate est construit sur des peurs profondes puis assigné à celleux d'entre nous qui ne peuvent échapper au vice d'agiter sous le nez de l'auto-complaisance capitaliste l'utilisation de notre sexualité.**

Pour beaucoup de femmeS racisées dans ma position, la prostitution n'est pas ce que tu fais quand tu touches le fond. La prostitution est ce que tu fais pour rester à la surface, pour nager plutôt que de couler, pour résister plutôt que de disparaître. Pour moi ce fut une « stratégie financière » et non pas de « l'argent facile ». S'il-te-plaît, comprends bien qu'*il n'y a rien de facile* à être une jeune femme qui essaye de déterminer comment pouvoir jamais gagner le droit à un revenu stable, vivable, qui ne relèverait pas de l'exploitation. La prostitution n'est pas une tâche facile. Cette profession nécessite que tu sois en forme, car sinon elle te bouffera. Le fait de se prostituer est tout sauf une décision inconsidérée. Si tu t'engages dans la prostitution en partant d'une position de chaos et d'insouciance, les conséquences de tes actions en seront décuplées. Tu vas vite apprendre que pour pouvoir gagner un revenu, il faut te ressaisir. À de nombreuses reprises dans ma vie, ça a été ma principale source de revenu : ça a façonné la manière dont j'ai gagné et dépensé de l'argent ; ça a impliqué ma race, ça a impliqué ma classe; ça a affecté comment mon travail peut être mis à profit en tant que capital social (ou comment il ne pourra jamais l'être). C'est devenu une catégorie à part à chaque fois que j'examine ce qu'est ma tranche de revenu ou mon statut financier. C'est ce que j'ai choisi de faire à mainte reprise plutôt que du travail dans des bureaux, plutôt que de la vente au détail, plutôt qu'une supérieure blanche plus jeune que moi me dise quoi faire – une expérience que j'ai trouvée si dégradante et rabaissante que les mots ne peuvent la décrire.

Il y a cette idée que s'engager dans la prostitution équivaut à vendre son âme. Mais pour celleux d'entre nous qui ont déjà été dans une position où la prostitution a pu nous faire gagner du temps avant une expulsion, a pu nous permettre le luxe de ne pas voir ses biens se

faire saisir, a pu nous offrir le « confort » d'avoir du cash pour que notre crédit aberrant ne soit pas remis en cause lorsque l'on est en train d'acquérir quelque chose d'aussi fondamental qu'un logement, pour celleux d'entre nous qui vivent le soulagement financier (même s'il n'est que temporaire) comme un sauvetage des conséquences bien plus coûteuses des dépressions nerveuses et des traumatismes émotionnels dus à une existence de pauvreté : on comprend alors qu'il y a bien plus en jeu que notre simple âme.

J'écris ceci en tant que femme qui a survécu financièrement grâce au discernement dans ses prises de risque et aux ressources d'hommes ayant des revenus disponibles, obtenus avec ce qu'il y a d'aussi autonome qu'un choix personnel et d'aussi inhérent qu'un corps. J'écris aussi ceci en tant que Latina, en tant que personne racisée qui a grandi pauvre, qui n'a pas bénéficié des mêmes privilèges d'empowerment qu'une femme blanche ou que les personnes de bonne éducation, et en tant que personne qui n'a pas été stéréotypée comme une minorité ayant quelque chose de positif à offrir. Le travail du sexe n'a pas été facile pour moi. Alors que j'étais une jeune femme j'ai injustement vécu ma part d'hostilités et de violences. Mais aucun de ces dangers ou de ces enjeux liés à la classe ou la race n'ont été créé par la prostitution et aucun d'eux ne disparaîtraient du monde ou même de ma vie si je me contentais de quitter l'industrie du sexe. Et de fait, j'ai fait l'expérience douloureuse de ces choses bien longtemps avant que l'idée même de la prostitution ne traverse mon esprit. J'ai posté ma première annonce sur craiglist parce que j'étais exténuée de batailler financièrement. Je suis rentrée dans la prostitution pour échapper aux contraintes oppressives d'un nombre limité d'options. J'y suis rentrée pour pouvoir avoir accès à de l'argent, et donc à des ressources. Donc j'admets qu'il y a des obstacles, et je comprends les inquiétudes des

personnes racisées concernant la prostitution, pas seulement parce qu'elles sont valides, mais parce que je les ai vécues personnellement.

L'idée même de la prostitution comme quelque chose d'illicite la repousse encore davantage dans la clandestinité, entraîne l'isolement des femmes qui travaillent dans ce marché et amène à des formes accrues d'exploitations. Ma compréhension vécue de l'industrie du sexe est que l'isolement et la violence vont de pair. L'échange de sexe contre de l'argent a été présenté comme une chose tellement interdite que la grande majorité de la prostitution se déroule loin de tout regard. Beaucoup de lois créées autour de la prostitution sont directement influencées par cette peur des prostituées. En fait, au milieu des années quatre-vingt, lors de l'émergence du dépistage du VIH, les politiques qui étaient supposément crées afin de protéger la santé publique ne se sont pas préoccupées des droits civiques et humains des groupes de personnes stigmatisées (personnes noires, hommes gays, femmes trans et prostituées) et les ont ainsi tenues responsables de la diffusion du VIH. Ces communautés ont tout de suite été marquées comme menace pour la santé publique et non pas comme une partie de ce même public que ces lois cherchaient à protéger. C'est l'une des nombreuses façon dont le stigmate autour de la prostitution et le silence qui en découle a joué un rôle en freinant les tentatives concrètes d'éduquer, traiter et réduire la diffusion du VIH.

En faisant cela, nous, en tant que société, utilisons les communautés « délinquantes » en les faisant bouc émissaires. Lorsque l'on fait des femmes dans la prostitution (ou de n'importe quel autre groupe) des boucs émissaires de la « cause » de maladies, d'abus de drogues, de la pauvreté ou de de n'importe quelle autre «tare » sociale,

on ne prend pas réellement en charge ces problèmes. De nombreuses années ont été perdues pour la prévention du VIH en criminalisant et fliquant les femmes qui étaient perçues comme dépravées et donc sans valeur. Ce sont des années que l'on ne récupérera jamais et qui auraient pu être mieux utilisées en comprenant les besoins de communautés entières et en abordant la diffusion du VIH en terme de « comment » il se répand réellement plutôt qu'en terme de « qui » le répand, ce qui est quelque chose que les experts dans la prévention du VIH commencent maintenant à aborder. Depuis quelques années, ces mêmes experts commencent à voir les travailleuses du sexe comme une ressource précieuse pour développer et perfectionner une meilleure éducation sexuelle et la prévention des IST. Ainsi, une meilleur compréhension des femmes dans la prostitution est essentielle, et pas seulement pour aborder le VIH mais pour une multitude d'autres questions, avec la compréhension que criminaliser les gens tend à pousser les comportements dans la clandestinité et fait plus de mal que de bien.[2]

Il y a eu d'autres innombrables opportunités ratées de lier les problématiques relatives au travail du sexe avec d'autres mouvements. Que les prostituées ne soient pas vues comme des alliées évidentes et précieuses dans les mouvements contre le trafic ou comme une partie du mouvement des travailleur.euse.s migrant.e.s se fait uniquement au détriment de ces mouvements et de leurs efforts pour se construire de manière inclusive et durable. En tant que prostituées nous comprenons

---

2: ndt : « criminaliser les gens » fait référence aux nombreuse lois (actuelles ou que l'état et de nombreuses associations tentent toujours de faire passer au nom d'une prétentendue protection des prostituées) qui font de certaines prostitutions, de la prostitution elle-même, ou du fait d'être client ou de celui d'être un.e prostitué.e un délit, un crime entrainant donc de la répression.

cela car beaucoup d'entre nous sont en contact direct avec des femmes qui ont sciemment quitté leur pays pour venir travailler ici dans des « maisons ». Et nous entendons parler et sommes témoins des injustices qui leur sont faites, de l'exploitation à laquelle elles sont vulnérables car en tant que travailleuses migrantes et en tant que travailleuses du sexe la loi ne les protège pas, parce qu'en tant que travailleuses du sexe, elles vivent avec la peur de se faire arrêter, parce que comme pour tou.te.s travailleur.se.s migrant.e.s il y a en plus la peur d'être déporté.e, et parce qu'elles vivent avec le stigmate de la prostitution et l'isolement qui va avec. Le fait que l'on ne prenne pas en compte la complexité des expériences des travailleuses du sexe nous empêche de voir cette autre perspective. Ça nous empêche de comprendre les nombreuses raisons pour lesquelles des femmes voudraient venir pour travailler dans ce pays comme travailleuses du sexe. Ça nous empêche de comprendre comment elles peuvent se sentir exploitées quand il leur est demandé de travailler dans des conditions abusives pour des payes minuscules. Ça justifie nos tendances paternalistes à vouloir sauver « ces femmes ». Ça nous empêche de comprendre comment nos propres croyances sur la prostitution nous rendent complices de ces formes d'exploitation. En bref, ça nous empêche de voir les femmes qui échangent du sexe contre de l'argent comme complètement humaines.

Lorsque l'on parle d'expériences qui ne sont pas les nôtres et que l'on ne comprend pas complètement, et lorsque l'on s'implique dans des mentalités de sauveur.se.s (rescue-savior mentality) envers les prostituées, on présuppose alors l'impuissance des femmes et donc on perpétue, même involontairement, les violences faites aux femmes. Plutôt que de donner de la capacité d'agir on en enlève, on devient complice de la violence, on participe à l'invisibilisation. Lorsque l'on

isole la prostitution comme étant problématique comparée à d'autres boulots et d'autres formes de contacts sexuels, on passe à côté d'une opportunité de saisir toutes les formes de travail salarié comme exploitantes, et on minimise l'ampleur du fait que toutes les femmes ont été confrontées (à un moment ou à un autre) au choix de mettre à profit leur sexualité pour pouvoir avoir accès à des ressources. Quand on supporte avec ferveur l'intégrité physique et les droits du travail pour « toutes les femmes », à l'exception des prostituées, on fait valoir comme conditionnelle notre compassion et leur humanité. La tendance veut que l'on simplifie les raisons qui motivent à entrer dans l'industrie du sexe, et insiste sur une forte distinction entre les personnes qui sont entrées consensuellement, par choix, et celles qui sont « forcé.e.s ». Bien qu'il soit vrai que travailler dans l'industrie du sexe est un choix que de nombreuses femmes ont fait d'elles-mêmes, il est aussi vrai que c'est un choix essentiellement circonstanciel (comme la plupart des autres choix économiques). Lorsque l'on échoue à voir la complexité derrière ce choix on court le risque de nier, faire abstraction et effacer les inégalités que continuent d'expérimenter de nombreuses femmes racisées après qu'elles aient pris la décision consciente de survivre.

Personnellement, je n'ai jamais pu me résoudre à adhérer à la rhétorique de l'empowerment via la normalisation, que le mouvement des travailleur.eu.ses du sexe majoritairement blanc et de classe moyenne promulgue.

Créer un langage et une image autour d'un.e « Travailleur.euse du Sexe » qui est normalisé.e et est débarassé.e de tout stigmate ne me parait pas très révolutionnaire.

Pour moi cela dit « acceptez-nous parce que nous somme juste comme vous » **Et si on n'était pas comme vous ?** Qu'est-ce que vous nous feriez alors? La campagne qui met en avant l'image de la femme dans la prostitution qui est complètement autonome et souveraine, contribue à la polarisation de « La Prostituée » dans deux figures de dessins animées – une d'émancipation totale et une de dégradation totale. Dans la réalité l'expérience des femmes dans l'industrie du sexe et leur raisons d'y rentrer sont considérablement complexes. Cette polarisation est à la fois une sur-simplification des privilèges, des oppressions et des gens. Il y a une disgrâce réservée aux prostituées dont les alternatives sont limitées et auxquelles les femmes racisées savent d'expérience que l'on ne peut pas facilement s'en échapper.

Ne vous méprenez pas, il y a eu de nombreuses reprises où j'ai voulu (et même aspiré à) être cette image de femme indépendante qui a son propre revenu, qui se respecte et est instruite. Mais en grandissant pauvre, Latina, non-éduquée, et survivante de nombreux traumatismes, j'ai réalisé que la barrière physique, émotionnelle et psychologique ne peut pas s'effacer en revendiquant simplement un terme et en pensant que j'ai pris une décision de manière autonome. La décision de tapiner, de prendre en main mes revenus était empowerante mais elle n'a pas effacé le traumatisme que la pauvreté m'a fait enduré; ça n'a pas effacé la dynamique dysfonctionnelle que j'ai avec l'argent avec laquelle j'ai dû continuer à naviguer, et ça n'a pas non plus allégé complètement la peur de devenir financièrement instable. De la même façon, quand je me suis moi-même appelé une Travailleuse Du Sexe en opposition à une Prostituée, ça n'a rien changé au fait que des hommes ont mis leurs mains sur mes lèvres, leurs bouches sur mes tétons et leurs doigts à l'intérieur de moi. **Ça a seulement rendu cette expérience invisible et donc impossible à discuter.** La vérité est que

j'ai fait quelque chose avec mon corps pour pouvoir acquérir des ressources, et que ceci ne soit pas reconnu me fait me sentir comme si mon corps était ignoré.

De bien des façons, le terme « travail du sexe » me remet dans une représentation homogénéisée et mercantilisée de quelque chose que je n'ai jamais vécu comme tel. En fait, de tous les innombrables échanges prostitutionnels dans lesquels je me suis engagée, « travail du sexe » est le dernier terme que j'utiliserais pour décrire n'importe lequel d'entre eux. Aujourd'hui j'utilise le mot prostituée librement (et de manière interchangeable avec « travailleuse du sexe ») en espérant que lorsque les gens entendent ce mot iels vont se remettre en question et adopter une vision plus large. Parfois, lors de discussions, je veux que le stigmate soit là, car il *est* là, parce que je veux une vraie révolution. Je veux une réelle révolution des consciences plutôt qu'une révolution faite de dénis et faite de statuts plus élevés seulement pour certain.e.s. Je veux que les gens reconnaissent qu'il y a un vrai stigmate à échanger sa sexualité pour du cash, un hébergement, de la nourriture, de la sécurité, des drogues, des désirs et des ressources. Je veux qu'il soit reconnu qu'il n'est pas facile pour quelqu'un.e de se défaire de ce stigmate. Je veux qu'il soit clair que le poids de ce stigmate, de la violence et de l'oppression dans la prostitution s'alourdit, plus ta peau est foncée, le moins tu rentres dans des normes hétéro, le moins tu es scolarisé.e et instruit.e et le moins la société place de valeur dans la manière dont tu es rémunéré.e. Je veux que la société reconnaisse et adopte une vision complète et aussi complexe qu'une combinaison de race, classe, genre et d'actes sexuels.

Une grande partie du discours des féministes blanches sur la prostitution nous demande d'arrêter de se focaliser sur la nature sexuelle du travail du sexe et de s'intéresser plutôt aux implications en

terme de travail et de droits humains. Il n'y a aucun doute sur le fait que ce soit quelque chose que l'on doive faire : toujours prendre en considération les droits des travailleur.euse.s, les droits humains, et notre humanité au milieu d'une culture dominante qui nous demande sans cesse de réprimer nos besoins. Mais prendre en considération la nature sexuelle de la prostitution fait partie du processus pour la situer politiquement et socialement. Cela fait partie de l'affirmation de la prostitution comme une activité aux facettes multiples, et le sexe est indéniablement l'une d'elles. Si l'on n'accepte pas que le sexe et la sexualité au sein de la prostitution sont des choses qui ne puissent pas être séparé de la race, de la classe, du genre, de l'économie, de l'industrie et de la survie, alors notre acceptation des prostituées sera contingente à l'idée que le sexe soit laissé en dehors de l'équation. Mais les prostituées font du sexe, et c'est ce qui met les gens mal à l'aise, donc nier cela nous empêche de reconnaître l'étendue de la vaste diversité d'expériences des femmes dans la prostitution.

Examiner la nature sexuelle de la prostitution est essentiel pour comprendre la prostitution. Comment ça pourrait ne *pas* l'être ? On doit examiner cette nature sexuelle, non pas pour inspecter minutieusement une pratique sexuelle précise que les femmes ont dans la prostitution, mais plutôt pour explorer la question cruciale de pourquoi cela nous met-il si mal à l'aise ? Il s'avère que l'intimité, le sexe et la sexualité ne réveillent pas seulement certaines de nos peurs les plus profondes, mais aussi certaines de nos blessures les plus profondes. L'immense silence qui entoure l'industrie du sexe est symptomatique de la phobie de la sexualité qu'a notre société, du tabou des femmes comme sexuellement puissantes, d'une peur de l'intimité qui vient de violences et de traumatismes et de la circulation de la désinformation. Notre homophobie, transphobie, femphobie, erotophobie, et peur des prostituées veille à ce que l'on

reste silencieux.ses, que l'on enfouisse ces problèmes pour que l'on ne puisse pas les résoudre, que l'on ne puisse pas en guérir. Si la peur des prostituées est si lourde, c'est parce qu'elle est chargée des chaînes du désir, du dégoût, du jugement, de la morale, de la culpabilité et de la honte. Elle est chargée de choses que l'on est trop blessé.e.s pour pouvoir identifier, et que l'on identifie seulement comme des choses à craindre et donc des choses dont il faut se tenir loin. Il ne viendrait jamais à l'idée d'une majorité d'entre nous de nous pencher plus attentivement sur la prostitution car l'on ne peut pas s'en cacher, car c'est seulement en regardant de plus près un chemin que l'on pensait impraticable que l'on peut s'imaginer l'emprunter. Le crime de la prostitution est tel que l'on préfère ne pas se pencher sérieusement sur notre propre douleur. La prostitution nous propose une réalité qui est parfois émotionnellement trop difficile à déchiffrer, parce que lorsque l'on essaye, on commence à réaliser que c'est aussi notre réalité. Le sexe et l'intimité sont nos propres combats personnels. Cela explique notre honte personnelle et notre honte en tant que société, envers le sexe et sur notre internalisation d'un monde capitaliste régi par la misogynie.

Il y a quelque chose de vraiment ignoble dans le fait d'être une femme dans ce monde. Choisir d'être une femme est donc inacceptable. Choisir d'être une prostituée, est impardonnable. Nous sommes plein.ne.s de peur et de violence à l'encontre des femmes. On avilit les femmes trans. On descend en flamme les prostituées. Et le concept féminin de changement et de fluidité est attaqué en permanence. Dans un monde capitaliste, être une femme c'est être exploitée sexuellement et être subordonnée, sans autonomie et oppressée, pour le bénéfice des hommes. Les industries et leurs profits considérables se construisent avec la sexualité et le labeur (sexuel ou non) exploités des femmes et des pauvres.

Quand les femmes ne rentrent pas par défaut dans cette dépossession préformatée, elles sont menacées de représailles. Chaque choix qu'une femme fait, chaque contrainte vécue par une femme, se déroule dans le contexte d'un monde qui est violent à son encontre.

La prostitution devient alors dans bien des cas un choix logique dans le contexte de ce monde violent. Le fait qu'une femme s'engage dans la prostitution par choix, n'efface pas le contexte oppressif dans lequel elle doit continuer à vivre, et cela ne la rend pas non plus responsable de ce contexte. Et cela ne donne certainement pas le droit à quiconque de nier, excuser ou ignorer que ledit contexte est violent. On vit dans une culture du viol qui demande en permanence aux femmes de se tenir responsable de leur propre oppression.

J'ai bien choisi d'entrer dans la prostitution - aussi complexe, stratifiée et illusoire que puisse être cette décision. C'est parfois la nature même de mon travail qui est oppressive, mais la plupart du temps c'est l'isolement social, le manque de soutien émotionnel, les blagues violentes sur les agressions sexuelles et les meurtres, ainsi que la peur d'être arrêtée, attaquée, violée ou tuée qui a ont le plus d'impact, qui sont les plus difficiles, et traumatisants à gérer. **Pour les femmes racisées dans la prostitution, le simple choix de s'engager dans la prostitution nous rend criminelles,** et notre seule échappatoire à cette criminalisation est notre victimisation. **Le fait que l'on ne soit ni des victimes ayant besoin d'être sauvées, ni des criminelles qui méritent une punition n'est jamais une position tout à fait tenue.** Il est pour beaucoup de gens difficile

d'accepter que des femmes qui luttent au sein d'une industrie qui est vue comme l'activité la plus dégradante que des femmes puissent faire, n'ont pas forcément besoin d'être sauvées, mais ont plutôt besoin de ressources. Notre incapacité à assumer cette complexité nous empêche d'accepter pleinement les femmes qui échangent du sexe contre de l'argent.

Mais je n'ai plus envie de continuer de me démembrer et me dissocier de mon corps au nom du salut. Je ne suis pas pure, et je reste sacrée.

Et je ne suis certainement pas à la disposition d'une assimilation dans un système absurde pour que l'on me donne une libération qui devrait déjà être mienne.

La prostitution est chargée de la lutte pour le pouvoir et de l'audace des femmes déchues revendiquant leur capacité d'agir. La prostitution soulève des questions sur ce qu'est le pouvoir pour nous et remet en cause l'équilibre défectueux que l'on a crée et qui est la possibilité d'être empoweré dans un mode façonné pour notre exploitation. La prostitution est la convergence de nombreuses forces dans notre société – la hiérarchie économique créée par le capitalisme, la lutte pour l'accès à des ressources, le sexisme issu du patriarcat, l'objectification des femmes, l'impressionnante capacité des femmes à survivre au sein de systèmes impossibles, l'ingéniosité des gens qui

tapinent et qui créent quelque chose à partir de rien et qui révèlent de sous les décombres, des mondes entiers. La prostitution ne reflète pas seulement la réunion de toutes ces pièces mais en est, à vrai dire, une manifestation physique.

On nous a appris à croire en un monde qui est bon et mauvais, qui a des haut et des bas, qui est vertueux et malfaisant, et ça nous est bien utile. Ça nous conforte quand lon est appelé à se séparer de notre vulnérabilité, et donc à plus forte raison notre intimité, de notre travail. Cela informe notre raisonnement logique qu'il n'y a jamais de choix ou de capacité d'agir dans la pauvreté, dans l'oppression, dans la prostitution. On est manipulé.e.s pour que l'on ignore des systèmes cassés et, à la place, on est contraint-e-s à voir des personnes brisées qui choisiraient la survie seulement si iels sont assez désespéré.e.s pour cela, comme si la survie était une option extrême. Mais personne ne peut dire « je n'ai rien à voir avec la prostitution ». Elle existe justement à cause du système économique et misogyne auquel on participe tous les jours. Ce qui est réellement tragique dans tout ça, c'est que lorsque l'on regarde le résultat de notre propre complicité, il nous dégoûte. Mais si il n'y avait personne pour être pauvre et vendre sa sexualité pour du capital, le monde ne tournerait pas. Il n'y a pas assez de boulots pour que toutes les femmes quittent la prostitution. Notre système économique n'est pas organisé pour que les richesses débordent en direction des communautés pauvres. Il est intéressant que l'on fasse des femmes des criminelles lorsque elles échangent du sexe contre du capital, alors que la plupart des femmes non-prostituées échangent (consciemment ou non) du sexe pour des ressources ou des accès à

certaines choses. La prostitution nous permet de nier tout cela.

De la même manière dont le mouvement féministe a essayé d'exclure les expériences des femmes racisées et plus spécifiquement des femmes noires, de nombreux mouvement ont essayé d'exclure les voix des travailleuses du sexe. Au sein même du mouvement des travailleur.euse.s du sexe, les voix importantes et même cruciales des femmes trans racisées, qui sont les premières ciblées par les violences, et particulièrement les femmes noires trans, sont souvent négligées, laissées pour compte. En tant que femme racisée dans l'industrie du sexe, il est difficile pour moi de voir comment il serait possible d'organiser notre libération quand l'opportunité nous est rarement (voire jamais) donnée d'explorer et de parler des manières dont on a vécu notre propre travail du sexe. Les expériences des personnes racisées dans l'industrie du sexe ont été en permanence stigmatisées, pathologisées, invisibilisées, utilisées comme des bouc émissaires, avilies et déshumanisées. Quand on regarde à quel point la prostitution est réellement répandue, on devrait être alarmé-e-s d'entendre si rarement les voix des personnes qui ont une expérience directe de cette industrie. Quand je pense à la pertinence de la prostitution au sein des mouvements sociaux, et en même temps à son exclusion absolue, je ne peux pas m'empêcher de penser aux indéniables opportunités de connexions, ainsi qu'aux aspects des mouvements radicaux de justice sociale qui sont similaires à ceux des mouvement des droits des prostituées, tel que la visibilité, l'autonomie et l'équanimité[3] populaire. Je pense au fardeau de la responsabilité ressentie par n'importe quel groupe de personnes à qui la parole, la visibilité et la capacité d'agir ont

---

3: Apparemment c'est la capacité à être calme, serein.e et arriver à gerer les situations compliquées de manière sencée et placide, impartiale.

été refusées. Je pense au coût de notre complicité quand on accepte une violence ciblée faite aux autres. Et je pense à notre responsabilité collective de créer des ponts entre ces discussions et de trouver des bases pour une communauté et vers la guérison.

J'entends bien les inquiétudes des communautés de personnes racisées, que la libération ne viendra pas en s'assimilant dans la notion occidentale vide de sens d'empowerment; que le manque de ressources est une forme d'opression et de traumatisme ; et que pour certain.e.s, la subversion du capitalisme est une voie longue et compliquée. Je comprends ça sincèrement, parce que en ayant travaillé dans une industrie flippante, illégale et clandestine, j'ai aussi ces inquiétudes. Mais je suis aussi persuadée que ce sont ces communautés-là, nos communautés, qui vont comprendre le plus aisément et qui seront les plus désireuses de se battre contre le stigmate vécu par les femmes qui échangent du sexe contre de l'argent, et que l'invisibilité ont rendues vulnérables. Ce sont des communautés qui comprennent avec leur propre corps ce que c'est que d'être confrontée à des barrières concrètes crées par la société à cause de la couleur de leur peau, de leur maîtrise de la langue et de la manière dont iels sont perçu.e.s. Une analyse approfondie de la prostitution en tant que phénomène économique aux strates culturelles complexes, ainsi que les luttes au sein de l'industrie du sexe, sont nécessaires au combat contre la violence du colonialisme, du patriarcat et de la suprématie blanche. La prostitution déborde sur tous les aspects de la société. Les hommes et femmes qui rentrent et sortent du marché du sexe font parti.e.s de notre économie, nos écoles, notre système de santé, de notre système

juridique, du tourisme, des loisirs, des modalités alternatives de soins mentaux et de support émotionnel, en plus de faire partie de nos communautés. Il est essentiel pour notre libération à tou.te.s de commencer à comprendre ceci.

breakdown.noblogs.org


Breakdow edition
Mai 2018